

Comme Philomène le prête aux voisins et aux voisines, le joyeux endroit ne désemplit jamais.

Tantôt celle-ci vient y faire sa lessive, tantôt celle-là vient mettre ses pains au four chauffé au bois de *gniêsse* (genêts) le combustible national.

Et toujours, fonctionne le *caboulot* plus noir que l'ombre, ses trois pieds posés sur un âtre fruste comme celui d'un troglodyte — et dans quoi mijote la caboulée des *couchets*.

Sans oublier le *crami* (1), le *tri-feu*, le long tube en métal du *choufflet*, et autres compagnons inamovibles du Coin-du-feu.

Quand la *caboulée* est cuite, Camille s'arme du *spotchou*, primitif ustensile qui rappelle la dame des paveurs, et commence à *spotchier* les pommes de terre.

Ce verbe, si expressif, malgré sa consonnance désagréable veut dire réduire en bouillie.

Et je le trouve si plaisant que je prie en riant Camille de me le conjuguer.

(1) Crémaillère.



Le Fournil.

28 août.

— A L' CHIGE (A LA VEILLÉE).

Camille raconte comme quoi il y eut, un beau jour, quatre personnes en Dieu :

Ça astot, in cōp, in bon curé qui n' savot foère intrer dins la tiêsse d'in de ses élêses lu mystère d'in Dieu en trois personnes.

L' s' dit à lou-même :

« Cumint qu' c'est qu' dju vas m'y prinde pou li foère savoir ça. »

L' li est v'nu aussi vite à l'idée de foère çu comparaison ci.

Comme les parints du valet avint des vatches, i li dit :

« Supposons qu' Dieu l' père, c'est la Blanche. Dieu l' Fils, la Noire, et Dieu l' Saint-Esprit, la Routche. Retins l' bin, car dju tu lu run-mandrè co d'mwin. »

Bon, ça passe comme ça.

Lu lend'mwin, au matin, au catéchisme, l' bon curé run-mande co au valet combin y a d' personnes en Dieu.

— I gn'y ai quatre, qu' i respond.

— Comment qu' ça s' foè qu' i gn'y ai quatre, dit l' curé, vu qu' dju l' ai dit hêrsé qu' i gn'avot qu' trois.

Lu Père, ruprésenté pa l' Blanche, lu Fils pa l' Noire, et l' Saint-Esprit pa l' Routche ?

Mais l' p'tit valet li respond :

« Aie, i gn'avot trois, hêrsé, mais, à c' l'heure, gn'y ait quatre. »

— Comment qu' ça s' foèt, ça, dit-il ?

— Aie, m'sieu l' curé, pa'c' que tins du l' nute, l' Saint-Esprit est vélé.

C'était, une fois, un bon curé qui ne savait faire entrer dans la tête d'un de ses élèves le mystère d'un Dieu en trois personnes.

Il se dit en lui-même :

« Comment que c'est que je vais m'y prendre pour lui faire savoir cela ? »

Il lui vient aussitôt à l'idée de faire cette comparaison.

Comme les parents du garçon avaient des vaches, il lui dit :

« Supposons que Dieu le Père c'est la Blanche, Dieu le Fils la Noire, et Dieu le Saint-Esprit la Rouge. Retiens-le bien, car je te le redemanderai encore demain. »

Bon, ça passe comme ça.

Le lendemain, au matin, au catéchisme, le bon curé redemande encore au garçon combien il y a de personnes en Dieu.

— Il y en a quatre, qu'il répond.

— Comment que ça se fait qu'il y en a quatre, dit le curé, vu que je t'ai dit hier qu'il n'y en avait que trois.

Le Père, représenté par la Blanche, le Fils par la Noire, et le Saint-Esprit par la Rouge ?

Mais le petit garçon lui répond :

« Oui, il y en avait trois hier soir, mais, à cette heure, il y en a quatre. »

— Comment que ça se fait, ça, dit-il ?

— Oui, monsieur le curé, parce que, pendant la nuit, le Saint-Esprit a vélé.

Vendredi 30.

— A L'CHIGE.

Je ne connais rien de la vie de saint Pansau, et je crois d'ailleurs qu'il existe peu de documents sur ce sympathique personnage, mais je suppose que son nom lui tient lieu de biographie et d'iconographie ; et qu'il est impossible de l'imaginer autrement que rubicond et réjoui ; de plus, d'après sa chanson, assez bohème et uniquement préoccupé des ripailles dont il est le très saint Patron.

Ce soir, « à l'chige », Camille nous apprend qu'aujourd'hui encore, pendant le carnaval, les petits quêteurs qui vont de porte en porte se réclament ainsi de lui dans leur fervente prière :

Saint Pansau n'a pas soupe
S'il vous plaît de lui en donner.
Coupez-haut, coupez-bas
Coupez au milieu du plat,
Et si vous n'avez pas d'couteau
Donnez tout l'morceau.

* * *

Quelques devinettes :

Cè qu' c'est qui moindje (mange) pa d'sous la panse, et qui tchie pa d'sus l'dos ?

— C'est l'rabot.

Cè qu' c'est qui cherpatte (charpente) loudis et qui n'foët pon d'estelles (de copeaux) ?

— C'est l'hourlodje.

Cè qu' c'est pu' d'pices (pièces) est-ce qu'on-z-y met, pus d'trous est-ce qu'i gn'y aîl ?

— C'est l'têt de paille (le toit).

Cè qu' c'est qu'est co pu p'tit qu' la queue d'ène sêris et qui rind l'monde si jôl ?

— C'est l'avoie (l'aiguille).

6 septembre.

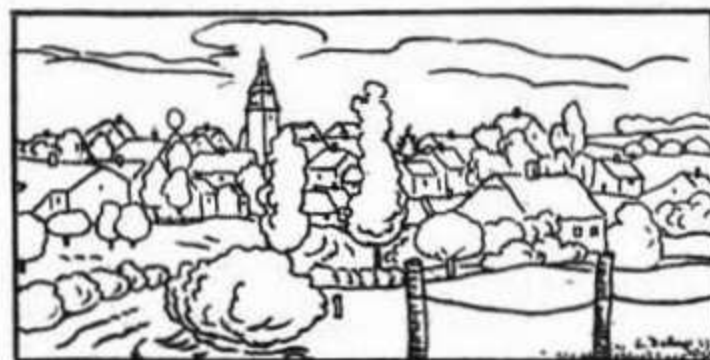
Quand les enfants de Bièvre vont aux myrtilles dans le bois de Louette, s'ils rencontrent des enfants venus de ce dernier village, ils ne manquent pas de chanter :

Cané du Louette
Ta mère est moette
Après quatre ans
Tu n'auras quatre !

Il en résulte des batailles — quelquefois graves, à coups de *tchaudurnettes* « petites marmites ». *Cané* veut dire malpropre, paraît-il. En tous cas, terme méprisant.

Quand les enfants de Bièvre vont irriguer les prairies du côté de Graide, s'ils rencontrent des petits *Graidis*, autre chanson moqueuse :

Graidi, graidis,
Panse d'a pois,
Rond tchéney,
Cu d'pource !



Village de Graide, près de Bièvre.

Les *Graidis* répondent :

Bivi, Bivottès,
Cu d'pource,
Pelès mitchos,
Rostis gadots,
Qui vint traîner la panse,
Su l'pont d' Tament.

Tament : lieu dit entre Bièvre et Graide.

Même petite rivalité entre les enfants de Petit-Fays et ceux de Monceau. Les enfants de Monceau chantent :

Fayottès Dandinots !
Fayottès Dandinots ! (plusieurs fois)

Les *Fayottès* répliquent :

Roussés, roussés,
Du Moncé !

A Gembes, ce sont les *Marous* : sur leur passage, les enfants des villages voisins les interpellent de ce sobriquet qu'ils répètent autant qu'ils ont d'haleine :

Marous, marous, marous, marous, marous !

Les habitants de Vresse, Bohan, Laforêt, Chairière, Alle, et en général de tous les villages de la Semoy, ont leur nom aussi, qui n'est plus un sobriquet. Ce sont les *Rivadjois*.

Jeudi 14 septembre.

— HAUT-FAYS ET LA FERME DE PROIGY.

A deux lieues dans le Nord, de l'autre côté de la forêt se trouve le village de Haut-Fays.

On vient de tracer en plein bois, une belle route aux remblais fraîchement rouges, qui relie aujourd'hui le village à Gedinne, et rejoint, à la station, la grand'route venant de Bièvre.

Mais, auparavant, les sentiers de Proigy conduisaient seuls de l'autre côté de la forêt, et, comme c'est encore le chemin le plus court, c'est par là que Philomène nous conduit en charrette à Haut-Fays.

Droite, sous son bonnet noir, dans sa petite camisole sans taille des dimanches, la vieille wallonne tient d'une main sure les rênes et le fouet; et le tangage de l'inconfortable véhicule ne la fait point osciller.

Bichette va, de son allure égale et tranquille, sa grosse tête penchée en avant, agitée d'une cadence lourde et mélancolique.

Et voici Proigy.



La Ferme de Proigy — vue des hauteurs de Gembes.

Il y a dans ce mot Proigy une sonorité croassante et froide qui me semble dépeindre mieux qu'une description le caractère désolé de ces parages.

Cet important point de repaire est au confluent de trois vallons, dont l'herbe verte que paraphe le vol des sauterelles coule entre les bois.

Des ruisseaux glacés — que fréquente la truite — l'un venu de Haut-Fays, l'autre de Bièvre, se réunissent ici pour aller rejoindre à Gembes, le ruisseau de Graide, et plus loin, enfin, opérer leur jonction avec le contingent d'eaux-vives venues d'Anloy et d'Ochamps, pour courir de conserve sous le nom de Lesse, vers les grottes de Han.

Le brouillard qui se lève reste encore suspendu au front des bois. Les bruyères revêtent la teinte brune du déclin.

La rosée sème des myriades de perles sur le pullulement des toiles d'araignées, tendues dans les frêles enfléchures des genêts comme de minuscules et scintillants velums.

Paysage flou d'automne, à demi dissous dans le poudrolement humide. Au fond la Ferme abandonnée de Proigy...

Oh ! les cadavres de maisons sont plus impressionnants que les cadavres humains que la terre recouvre vite !

Les cadavres de maisons qui restent debout ! que la mort a marqués de son effrayante stupeur...



Fonds de Proigy.

Les jours, les nuits, les aubes, les brumes et les pluies qui passent devant les yeux crevés des maisons mortes.

L'expression hagarde, pleine de choses occultes qu'ont ces terribles yeux !

Regards sans regards — étrangement fixés, et comme épouvantés par la vision des « jamais plus ».

Les ruines somptueuses des châteaux et des abbayes ont une tristesse différente.

Les archéologues pieux leur ont fait un poétique déclin.

Leur mort est douce ; on les a ensevelies avec respect dans le linceul de l'histoire.

Mais, personne ne s'occupe des maisons pauvres qui meurent, abandonnées — sans silhouette et sans prestige — au fond d'un pré solitaire...

Proigy disparaît. Le chemin monte dans le bois. Et voici les plateaux. Nous entrons par la grand'route à Haut-Fays.

Bâti sur l'un des plateaux les plus élevés du canton de Gedinne, balayé par des vents âpres et secs, on y ressent un enthousiasme grave qu'on pourrait appeler l'enthousiasme des étendues.

Mais, il donne une impression de grande mélancolie, de trop grand isolement — figé dans sa petite existence silencieuse en face des horizons lointains.

Du côté de l'Est par delà Porcheresse, Our et Naomé, les ondulations s'étagent jusqu'à des reculs étranges, ils prennent, aux extrêmes limites que le regard peut atteindre, l'aspect irréel et tremblotant des mirages...

Maintenant le soir descend ; Bichette est attelée de nouveau ; deux bottes de paille sont jetées en travers de la « tchèrette ». — Au revoir !

Nous sommes repartis. Philomène a repris son poste, le fouet et les rênes en mains.

Bichette s'en va de sa même allure tranquille et pesante — comme en rêve — le long de la grand'route que le soleil, déjà bas, inonde d'une aveuglante clarté pourpre.

De longues heures au milieu des bois qui s'éteignent peu à peu — dans le silence pur et parfumé du crépuscule, que déchirent d'une petite plainte agaçante et continue les deux énormes roues de la charrette broyant les cailloux neufs de la route nouvelle.

Et voici que la nuit est venue. Des brouillards légers flottent au fond de l'ombre, sur les landes, et les petits feux s'allument ça et là. Les petits feux des vachers qui ne rentrent que très tard.

Sur notre chemin, au bord du talus, nous rencontrons l'un de ces feux, abandonné.

Il brille encore, solitaire, et sa lumière mourante éclaire un peu les épicéas voisins.

Bien que Bièvre soit un riche village, la grande culture d'un effet si désolant pour le paysage y est inconnue. L'avoine et l'épeautre agrandissent peu à peu, il est vrai, leur cercle autour, mais la bruyère, la fougère et le genêt, sainte Trilogie de la flore wallonne, reste encore maîtresse du vieux massif ardennais.

C'est pourquoi l'élevage des troupeaux est ici facile, et de profit ; c'est pourquoi il y a tant de petits feux, le soir, sur la lande.

Et, comme au fond des landes, ils s'allument aussi bien, des soirs, au fond de ma mémoire — vestale du souvenir.

Car je les aime ces petits feux sacrés, parce qu'ils symbolisent la saine et brave vie naturelle, parce qu'ils sont mystérieux et rassérénants, parce qu'ils brillent encore aujourd'hui, au milieu de tant de choses éteintes, comme ils brillaient aux époques bibliques...

Je puis placer ici un joli petit verbe wallon ; c'est le verbe houpper, qui n'est guère conjugué que par les petits bergers.

Houpper, c'est faire « houp ! » appel qu'ils jettent pour correspondre entr'eux, de lande à lande.

Le vent joue un rôle considérable sur la scène des Hauts-Plateaux au mois de septembre surtout.

C'est à sa présence continuelle qu'il doit d'avoir été personnifié par l'esprit populaire.

On l'appelle *Djean do Vint*. (Jean du Vent), et il effraie encore aujourd'hui les petits enfants, du fond de la *taque*, place favorite où il s'embusque les soirs de tempête, au fond de la cheminée.

— « LE PÔQUATCHE » A BIÈVRE.

A Pâques, on fait croire aux enfants que les œufs ont été pondus par le coq.

Quand l'enfant est désespéré d'attendre en vain, il va trouver sa mère qui lui dit :

— Le coq n'a nin cô pounu (pondu) ?

— Nin cô !

— Purdez in baston et v's iri l' batte à s' queue — et v' voueri qu'i ponrè (Et vous verrez qu'il pondra !)

Et chaque enfant, armé d'un bâton se met à taper sur la queue du pauvre coq dans l'espoir d'en faire sortir le bel œuf rouge ou bleu.

Heureusement la mère profite d'un moment d'inattention pour déposer en quelque cachette les œufs mystérieux que l'enfant trouve enfin.



Le coq.





Village d'Herbeumont — vu de la côte d'Herbeumont.

14 et 15 septembre.

DEUX JOURS A HERBEUMONT

Les gendarmes ! Place au progrès ! J'ai trouvé Herbeumont bien changé. Il y a aujourd'hui des gendarmes à Herbeumont.

Une horde d'Italiens, de Français, de Flamands, s'est ruée sur le joli village ; et armés de la fameuse pioche des démolisseurs, ils démolissent la forêt, éventrent la roche, salissent la rivière.

Il s'agit de percer un tunnel et d'établir une voie ferrée. Ce sera le tunnel le plus considérable de la Belgique.

De onze cents habitants, la population est montée à treize cents.

Chaque maison est devenue un café. Les affaires marchent.

Les ouvriers logent chez l'habitant, comme les soldats au temps des manœuvres.

Altercations, vacarme, rixes.

L'ardoisier, rancunier, le soir guette l'italien à la sortie d'une auberge et, sans motif, l'assomme à coups de bâton. Représailles.

Les touristes — (c'est une compensation) qui venaient ici chaque année — anglais et bruxellois — se réfugient à Auby et à Morte-han.

Les gendarmes sont venus !

Là, où, naguère, on n'entendait que les clochettes de la herde, vibrent des sifflets stridents.

Un train de marchandises sillonne la route et transporte les matériaux.

Des jalons, indiquant le tracé malencontreux, sont plantés dans les prairies, symptômes de mort.

Le foyer d'infection est encore invisible, localisé plus loin, caché du côté du sentier des Fileuses, dans les bois profonds du Prieuré de Conques.

C'est là que fonctionnent les foreuses électriques. C'est là que le chancre industriel mange la roche, morceau par morceau.

Le vacarme retentit jusque dans les solitudes sauvages de Hardie-Fontaine qui n'avaient jamais entendu que le murmure de la Semoy et le cri de l'oiseau solitaire.

Le long de la route bordée de sapins qui descend du village au prieuré, sous l'ombre de la montagne sombre, un quartier de baraquements s'est construit.

Ce sont « les cambuses ».

Des cabarets pour la plupart, à l'usage des ouvriers.

Au-dessus de la porte de celui-ci, sur un morceau de toile, ces mots sont grossièrement tracés, en lettres inhabiles :

« Ouverture du café international franco-belge-italien ! »

Allons ! Maître Daniel Rock est mort, et, avec lui, le Dernier Défenseur du Passé.

Au fond de ma mémoire, il me semble entendre ces graves et farouches paroles :

« Ils se répandront comme la vermine dans nos villages ; ils mangeront et boiront ce qu'il y a de meilleur et tout deviendra cher. Alors, à quoi nous servira d'avoir dix fois plus d'argent puisque cet argent vaudra dix fois moins ? »

« Ils apporteront dans nos montagnes leur sottise, leurs vices et leurs usages. Ils riront de nos vieilles coutumes, ils seront maîtres chez nous... »

« Il faudra vivre comme eux, rire comme eux, parler et agir comme eux, porter des barbes pointues, ridiculiser les honnêtes gens qui passent. »

« Quand nous aurons plus d'argent, est-ce que nous vivrons plus longtemps ? Pourrons-nous faire plus de trois repas ? Dormirons nous mieux ? »

« Non ! nous voudrions devenir plus riches. »

« Alors, arriveront les huissiers, les juges, les gendarmes ! »

Oui, je revois maître Daniel Rock, coiffé de son grand tricorne, parlant de la sorte à maître Zacharias Piper, l'orgueilleux maire de Felsenbourg.

Je revois aussi Fuldrade, la vieille diseuse de légendes, au bord de la tourelle en ruines, étendant ses maigres mains sur la vallée pour maudire l'idée nouvelle.

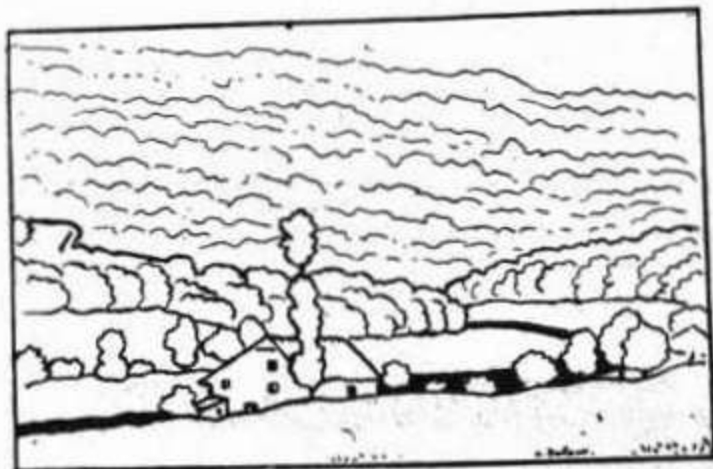
Mais personne ne ramassera la pique de vingt pieds que le sublime Forgeron forgea pour arrêter le Dragon aux Sept-Têtes.
 Maître Daniel Rock est mort... et les gendarmes sont venus.

J'ai revu la Rivière mélancolique, barrée d'isthmes rocheux, semée de grandes pierres plates sur lesquelles des femmes, jambes nues lavent leur linge.

La Semoy emprisonnée dans les hautes parois boisées de cette singulière roche « feuilletée » qu'on croirait de fantastiques piles de paperasses géantes et pétrifiées.

La charrette entre dans l'eau, là-bas, et suit le barrage, à côté du moulin du vieux Jean Deleau.

Elle en a bientôt jusqu'au moyeu, et le cheval en a jusqu'au ventre.



Moulin sur la Semoy, près d'Herbeumont.

Les cailloux que la roue broie, rend un bruit frais de coquillages, si pur qu'il paraît tout proche.

Puis, le lit remonte ; cheval et voiture abordent de l'autre côté et disparaissent en scintillant dans le chemin qui monte sous bois.

Je me suis assis sur la roche de la rive et je me suis longuement attardé à suivre dans l'aquarium des fjords lilliputiens, le vol silencieux des poissons minuscules...

Et un peu hanté par les vagues figures de mes ancêtres qui ont vécu et sont morts ici — par tout ce qui flotte autour de moi de ce passé inconnu et pourtant cher, je me suis laissé aller au fil des rêves indécis, longtemps, longtemps...

16 septembre.

— RETOUR A BIÈVRE.

La vache a vélé. Son petit est mort.

Sur la litière de genêts, le voilà étendu, informe et sanguinolent.

Camille, la lanterne haute, regarde avec inquiétude Philomène, dont la figure, soucieuse et dure, sort de l'ombre, éclairée de lumière jaune.

La vache meugle, dans l'obscurité chaude.

Les poules, dérangées par la lumière, ouvrent d'un air revêché leurs paupières flasques et s'ébrouent, gloussant comme en rêve.

Mais le petit cadavre reste immobile...

Camille l'a enterré quelque part, dans la nuit, et l'on n'en parle plus.

Seule, la vache, le lendemain, ne cesse de meugler, dans le pâchis, le col tendu douloureusement.

Et lorsque quelqu'un passe, elle accourt lourdement vers la petite porte de bois; et elle meugle, elle appelle... Puis elle s'arrête; elle regarde, immobile, avec ses grands yeux doux, pleins d'une angoisse obscure, comme si elle attendait une réponse...

17 septembre.

— « LA CHIGE AU STÔ. »

A Bièvre, la veillée de Noël s'appelle « La Chige au stô » (stô veut dire souche).

Avant minuit, on va chercher la « noire supine » (noire épine) et on la casse — il ne faut pas la couper.

On la rapporte à la maison ; puis on emplit d'eau une bouteille que l'on pose au milieu de la table ; autour, on dispose en croix trois grains d'encens, ou, à défaut, trois grains de sel, et à côté on met la branche.

Ensuite, on va à la messe de minuit.

Le premier rentré — désigné à l'avance pour bénir la branche — fait un signe de croix au milieu de la table, jette les trois grains d'encens dans la bouteille, et y met tremper la branche.

Puis on range le tout sur l'armoire.

Six semaines après, le bouquet mystérieux fleurit.

18 septembre.

— LA MAISON DES LUTONS.

Près du village d'Anloy, sur les bords de la Lesse qui n'est encore qu'un gros ruisseau — entre le Moulin de Willance et le Moulin de la Rochette, il y a un petit bois. C'est dans ce petit bois que se trouve la Maison des Lutons.

Les Lutons sont de tout petits « hommes » habillés de petits sarraus rouges et de petits pantalons rouges. Ils ont les cheveux au vent et de la barbe jusqu'au ventre. Ils ne sont pas méchants, et passent leur temps à cueillir des simples.

Les Lutons vont entendre la messe à Glaireuse. Glaireuse est en écart d'Anloy. Il n'y a point d'église; seulement une chapelle qui convient mieux à leur taille.



Une fois, une femme passant par le petit bois, rencontra un Luton. Elle portait dans son tablier de la paille d'avoine. Le Luton lui dit : « Retournez chez vous, sans regarder dans votre tablier pendant la route et ne l'ouvrez qu'en arrivant ». La femme fit ainsi, et quand elle arriva chez elle, elle vit que son tablier était rempli de pièces d'or !

La Maison des Lutons est une roche modeste, dans laquelle se trouvent creusées des tasses, des assiettes, un fauteuil à bras — un vase de nuit ! — et un cercueil !...

19 septembre.

— A ORCHIMONT.

Petit-Fays, Houdrémont, Monceau et Bellefontaine, ceinture de villages au Sud de Bièvre, derniers postes avancés des Haut-Plateaux. Aussitôt après se creuse le bassin de la Semoy. Aux pieds de ces villages viennent mourir les vallons idylliques où prennent naissance les ruisseaux tributaires.

Alors, l'autre région — la Semoy — commence; plus pittoresque, mais sombre et triste — la tristesse oppressante des fonds.

A l'aspect idyllique de la zone de transition, succède l'aspect — parfois dantesque — des roches crenelées aux formes déconcertantes de ruines abandonnées par des châtelains géants, faisant planer leur nostalgie de pierres à deux cents pieds au-dessus de la rivière charmante et mélancolique elle aussi, malgré son eau vive, de n'avoir jamais entendu le chant des bateliers...

Voici Orchimont, au bord des précipices, entouré de vergers à pic et de champs de tabac.

Des feuilles de tabac séchent, le long des murs pendues à de longues perches disposées horizontalement, les unes au-dessous des autres, depuis l'auvent jusqu'au rez-de-chaussée.

Certaines, ainsi costumées — ressemblent à des habitations sauvages.



A Houdrémont.

La route, en corniche, taillée dans la roche humide qui tourne autour du village, passe devant les vestiges de l'ancien château de la Maison d'Orchimont, misérable tourelle qui ressemble à un tas de pierres, et que dissimulent encore les verdure.

Le moulin est tout en bas, près d'un gros ruisseau — Semoy en miniature — qui coule dans une vallée hérissée de hautes roches obliques, aux silhouettes romantiques.

Retour aux Plateaux, à la nuit tombante, sous la petite pluie froide qui commence.

De nouveau, les horizons vastes avec la bonne sensation de liberté, après l'emprisonnement dans la vallée sombre.

Mais, il est tragique, ce soir, l'horizon — formidables houles de brumes — illusion encore de la mer — les jours où l'on signale des malheurs au large...

20 septembre.

Je croyais avoir découvert un mystérieux habitant dans la lune, et je l'avais baptisé « le chasseur lunaire », parce qu'il s'était présenté à moi, en effet, sous l'aspect d'un chasseur, et d'un chasseur écossais encore, — jambes nues et petite robe — dans la position admirablement exacte du « tireur debout » comme on dit en style militaire (le style militaire !)

Et à la bouche de l'informe visage de la planète morte, figurait le flocon de fumée...

Et bien, les habitants de Bièvre — et d'ailleurs aussi, j'espère, — l'avaient découvert avant moi. Seulement ils l'appellent, eux, « le voleur ».

Au lieu d'un fusil, il tient une fourche, et au bout de la fourche il y a un bouchon d'épine (le flocon de fumée), qu'il place dans la brèche par où il vient de passer, pour dissimuler les traces de son passage.

Et voilà comme on prétend qu'il n'y a pas d'habitants dans la lune !

Samedi 21 septembre.

Cet après-midi, je suis retourné, seul, dans les fonds du Rû-au-Molin.

Je me suis saoulé une dernière fois d'eaux vives, et de solitudes vertes.

Oh ! ce silence vierge et vieux de quelques mille ans !

La fougère jaunit, la bruyère s'éteint.

Sur la pente des vallons paissent les troupeaux virgiliens.

Le soleil de septembre étend sur le gazon leur ombre, étrangement longue.

Oh ! le calme vert des vallons, de gravité si douce et bonne — dans la chaleur atténuée du crépuscule, bientôt.

Un petit vacher, le ventre dans l'herbe, lit quelque histoire.

Et, là-bas, le vieux moulin qui s'est retiré du monde donne à l'eau courante le tic-tac du bon Conseil.

En revenant par les landes, j'ai rencontré Camille qui labourait son champ.

C'est une longue nappe de terre brune et fraîche qui longe un bois de sapins — à l'entrée d'une vallée solitaire.

Le champ n'est pas très loin du village.

Bichette, le brave cheval, est attelé à la herse.

Et le rougeaud de vacher, au front têt, fume un gros cigare,

tout près, à côté de ses quatre vaches, du veau, et de la gatte.

Ramiche, le chien m'a reconnu.

Il me saute aux épaules, et me lèche.

On dirait un petit loup blanc.

Maintenant Camille va chercher quelques branches de hêtre.

Et le feu flambe à la lisière du champ.

La sève sue des branches et bouillonne en mousse blanche.

Quand les pommes de terre sont cuites sous la cendre, le petit vacher les mange ainsi, toutes terreuses avec leur croûte.

Et cela lui fait les dents très blanches.

Voici l'Etoile du Berger qui s'allume la première, puis l'Etoile du Porcher, puis l'Etoile du Vacher, puis enfin l'Etoile du Chevalier.

Autrefois (hélas, il n'y a plus que des autrefois dans le Trésor du Peuple) dans les villages, il y avait un Chevalier.

Il s'en allait, comme les autres pâtres, avec sa trompette, son fouet et son chien, conduire aux champs les chevaux qui portaient au cou la sonnette pendue au « clabot » de noisetier.

De ces quatre Etoiles, trois brillent encore.

Celle du « Chvali » est déjà une étoile éteinte.

Il est temps de la recueillir et de la fixer au Firmanent du Folklore. Les petits pâtres d'à présent ne la connaissent plus...

GEORGE DELAW.



Les Fonds du Rû-au-Molin.

Documents et Notices

La protection des ruines. — La protection des ruines a été trop souvent assimilée abusivement à la « restauration » des monuments historiques pour qu'on n'applaudisse pas aux intelligentes intentions qui sont attribuées à l'Administration par le journal *Le Soir*, de Bruxelles, dans un de ses récents numéros :

« On sait que le gouvernement a décidé l'exécution de travaux de consolidation des ruines du château de Franchimont. Des craintes avaient été émises à ce sujet; on redoutait que les restaurateurs ne procédassent à une remise en état complet de ce château et n'en détruisissent le charme pittoresque. Ces craintes sont chimériques, car la Commission royale des monuments ne l'entend pas ainsi. Elle a recommandé, au contraire, aux architectes chargés de la direction des travaux, de ne supprimer aucune construction, même moderne, car elles contribuent toutes à rappeler l'histoire de la forteresse. On se bornera à maintenir et à consolider tout ce qui existe; les fenêtres bouchées ne seront pas ouvertes et certains blocs de maçonnerie tombés tout d'une pièce du haut des murailles ne seront pas enlevés. Les végétations, qui contribuent beaucoup à l'aspect charmant de ces belles ruines, ne seront arrachées que là où elles seraient visiblement une cause de destruction pour les maçonneries. Le sommet des murailles gardera l'aspect que le temps a créé; les murs resteront crénelés; on se bornera à y couler du ciment pour les consolider. »

La protection des sites. — Une de nos curiosités naturelles, l'une des plus remarquables, est à la veille de disparaître. Il s'agit des « Murs du Diable », dont M. Albin Body a raconté ci-dessus, p. 27-32, l'histoire légendaire orale et écrite; et particulièrement du rocher de Pepinster, bien connu des nombreux excursionnistes qui, dans la belle saison, passent par cette jolie localité. Ce rocher sera, dit-on, démoli prochainement, lors de l'établissement de la seconde voie du chemin de fer de Pepinster à Spa.

Il se dresse noir et sombre, juste au sortir du village. Le chemin de fer passe en dessous, trop près pour qu'on puisse bien le voir. C'est de la route qu'il faut contempler le fameux rocher, amoncellement fantastique d'énormes blocs, vrai travail cyclopéen. Il mériterait d'être conservé, mais les efforts tentés dans ce sens auprès de l'Administration supérieure n'ont pas abouti. Il est à craindre qu'il y aura toujours un abîme qui séparera les ronds de cuir de Bruxelles et la « Société pour la protection des sites ».

Chronique Wallonne

« L'AME BELGE »

Le Jeune Barreau bruxellois a organisé une série de conférences que l'on a eu l'heureuse idée de faire rendre à Liège. Elles sont données par des avocats lettrés qui ont conçu et réalisé l'idée infiniment louable d'exposer l'état intellectuel, social et moral de la Belgique à l'époque actuelle. C'est là une initiative intelligente, généreuse, et qui devait être féconde en enseignements.

Elle a néanmoins donné lieu à des critiques assez vives, notamment à Liège, touchant la façon dont ces conférenciers entendent le patriotisme. Il apparaît en effet que leur but commun est d'analyser « l'esprit belge », et de magnifier « l'âme belge ».

L'idée d'une « Ame belge », a été formulée par M. Edmond PICARD, dans l'un des articles publiés, en 1897, dans un numéro extraordinaire sur la Belgique, de la *Revue Encyclopédique* de Paris (aujourd'hui *Revue Universelle*).

Disons tout de suite que l'effet de l'article de M. PICARD était tempéré, autant par le caractère paradoxal de sa thèse, que par le voisinage d'une pénétrante étude de l'esprit wallon et de l'esprit flamand par M. Albert MOCKEL.

Malgré tout le respect dû à la haute et entraînante autorité dont jouit en plusieurs domaines M. Edmond PICARD, on doit nettement constater qu'en cette circonstance il ne fut pas suivi, et que son idée d'une « Ame belge » n'eut tout d'abord aucun succès. On peut en juger par le fait que son article ne souleva aucune discussion : du moins n'avons-nous, en Wallonie, recueilli à cet égard aucun document notable (1).

On estime généralement, en Belgique, l'union matérielle, c'est-à-dire politique et administrative, de deux races très différentes par leur origine et par les qualités de leur mentalité, de leur sensibilité collectives; et dont l'une, la Flamande, et l'autre, la Wallonne, tendent à se développer parallèlement et, sans toutefois le moindre instinct, sans la moindre intention séparatistes, à reconquérir leur autonomie morale. Et l'on considère avec raison que si l'union paisible et féconde des deux races s'explique et se légitime par quatorze siècles de vie et d'aventures presque toujours communes, le réveil intellectuel et le besoin d'expansion qui se manifestent actuellement en chacune d'elles sont l'effet, bien naturel, de leur maturité morale, et constituent, au reste, un phénomène qui est loin de leur être particulier. Qu'enfin, le mouvement régionaliste est justement favorisé en

(1) Un article que nous publions au sujet de « l'Ame belge » dans un journal liégeois passa tout-à-fait inaperçu.

Belgique, par l'organisation administrative commune aux deux races, laquelle laisse un très libre jeu à l'autonomie des provinces, et même à l'autonomie communale.

Le bon sens public, qui n'est contesté aux Belges par aucun des hommes qui les connaissent bien, paraît donc peu préparé à une sorte de patriotisme « raisonné », qui fait abstraction des langues, des milieux, des races mêmes, et qui prétend, à la faveur d'une situation de fait due à des événements purement politiques, mettre les Petites Patries aux pieds de l'Etat.

Puisque nous parlons ici, autant pour nos lecteurs étrangers que pour les Belges qui nous lisent, il nous sera permis de donner à l'appui de ces constatations, l'exemple d'un discours qui fut en son temps (1899) jugé *tout à fait patriotique*, malgré la distinction très nette entre plusieurs idées que la politique mêle d'ordinaire, et où un Wallon s'exprimait, notamment, comme suit :

« Dans notre pays, deux races se trouvent unies et constituent une entité qu'on appelle la Patrie, la grande Patrie.

» Tous nous sommes les patriotes de cette Patrie-là. Tous nous avons intérêt à le rester. Et nous, Wallons, nous le restons et nous le resterons. Et si l'on tentait, par malheur, d'égarer quelques-uns de nos frères en inventant le fantôme de l'antagonisme des races, disons-leur qu'on les trompe, que les Wallons et les Flamands sont les enfants d'une même Patrie, qui doivent à la défense du sol l'appui de leurs bras, le sacrifice de leurs intérêts individuels et même de leur vie.

» Mais à côté de cette Patrie conçue à un point de vue aussi noble que théorique, il y a la petite Patrie, celle qui nous a vus naître. Et, comme base indestructible au sentiment très élevé que fait naître en nos âmes le nom de la Belgique, il y a l'amour, moins véhément sans doute, mais plus intime et profond, l'amour de notre région, celle que nous habitons, celle où nous avons nos affections les plus chères, où tout parle directement et clairement et sans cesse à notre cœur aimant, — et, en définitive, celle de la race d'où nous sommes issus et de laquelle nous procédons toujours, même sans le savoir, plus que nous ne saurions dire.

» Dans cet ordre d'idées il y a réellement, en Belgique, des Flamands et des Wallons.

» Les Flamands, avant d'être Belges, sont Flamands. — Les Wallons, avant d'être Belges, doivent être Wallons.

» En préférant mon foyer au vôtre, je me prépare à préférer mon village à votre ville. En préférant à votre province la mienne, avec son langage, ses rochers ou ses plaines — je me prépare à aimer ma Patrie, la grande Patrie.

» Et si j'aime ma grande Patrie, c'est que j'aime mon berceau.

» Ne nous défions pas d'aimer par dessus tout notre Patrie — mais défions-nous de ne pas chérir notre berceau et la langue de nos pères...

» C'est pourquoi je dis que pour un Wallon, la première manière d'être Belge, c'est d'être Wallon.

» Plus les Wallons seront Wallons, plus les Flamands seront Flamands, plus les uns et les autres communieront avec leur race — plus ils rendront grande la grande Patrie. Plus ils la féconderont et plus ils la glorifieront. » (1)

(1) Discours prononcé par O. C. lors de la manifestation que lui fit la Fédération wallonne littéraire et dramatique de la province de Liège, le 15 janvier 1899 (comptes-rendus dans les journaux liégais des jours suivants).

Ce fragment de discours, si on le dépouille d'une certaine véhémence qu'excusait la circonstance où il fut dit, n'était certainement que l'expression, assez raccourcie du reste, d'un sentiment partagé par un bon nombre de libres esprits en Wallonie, à qui l'occasion avait peut-être manqué de l'exprimer congrûment. Le mouvement auquel nous assistons a effectivement des sources assez complexes, qui seront sans doute un jour dégagées.

Malgré la haute légitimité du mouvement de races qui se dessine de plus en plus clairement en Belgique, malgré son amplitude et sa profondeur, voici qu'on tire de l'oubli la vieille idée d'une Ame belge, et qu'on vient nous prêcher un patriotisme d'Etat, aussi conventionnel que théorique.

Les conférenciers bruxellois, disciples et amis de M. Edmond PICARD, se sont enflammés à son exemple — et ils se sont partagé la besogne. L'un parle de « la Belgique et l'Art » ; l'autre de « la Belgique et la Morale » ; un troisième, de « la Belgique et la Politique » ; un quatrième de « la Belgique et la Religion », etc.

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas insister sur la sincérité de ces orateurs, assurément très convaincus et dont la généreuse éloquence est souvent très entraînante. Mais nous tenons à montrer comment leur thèse commune en faveur de l'Ame belge a été reçue à Liège (1). Les critiques, en effet, ne s'y sont pas fait attendre, et dès la première de ces manifestations, M. Olympe GILBERT relevait en ces termes dans *La Meuse*, ce que l'idée de l'Ame belge a de choquant et même de dangereux :

« Nous pensons, quant à nous, que l'esprit belge, au sens où l'entend M. N.... n'a jamais existé que dans le cerveau de logiciens enthousiastes. En réalité, deux âmes divisent la Belgique, âmes différemment valeureuses, mais glorieuses également : l'âme flamande et l'âme wallonne. Vouloir les fondre, rêver même de les fusionner, ce serait leur enlever leur pure essence originelle. L'art, qui dans notre pays s'élève maintenant si haut, est là pour en témoigner. Peintres, sculpteurs, écrivains se différencient nettement. Ils traduisent les énergies cardinales de leur race flamande ou wallonne et c'est ainsi que brille, éclatante, leur originalité.

» Toutes les considérations historiques n'y feront rien. Evoquez un homme de Bruges à côté d'un homme de Liège et vous sentirez qu'un monde de sensations et de sentiments sépare ces deux êtres.

» Il nous paraît qu'il faut en ces matières, qui ne relèvent que de la sensibilité, se méfier des argumentations sèches et des déductions raisonnées de l'histoire. Les manifestations artistiques et littéraires sont à notre avis, les meilleurs témoignages qui peuvent servir à la définition de la psychologie des races.

(1) Nous disons « leur thèse commune ». Au dernier moment, nous devons rectifier. La sixième conférence s'est trouvée dévolue à M. Charles GUYON, qui avait pris comme sujet la Belgique et le Folklore. L'orateur a débuté par un très lucide exposé des caractéristiques de nos deux races nationales ; il a montré que l'une et l'autre ont leur part dans le trésor de poésie qui mérite toute l'attention des lettrés. M. GUYON a terminé par une émouvante péroraison qui a toutes nos sympathies. Le premier, il a proclamé la nécessité de connaître les traditions du lieu natal ; ce sont, a-t-il dit, les tendances d'une race qui délimitent ses véritables frontières, et la caractéristique d'un peuple, c'est son âme mystérieuse. Mais chaque nation doit s'élever en sachant qu'elle est solidaire des autres, et le Folklore nous donne une haute leçon d'altruisme et de compréhension sociale en nous révélant que les peuples les plus éloignés ont des mythes et des légendes semblables.